

# Le drame de la liberté

*Don Luigi Giussani, Le Sens Religieux, Chapitre XII*

*Le monde est comme une parabole : il attend de l'homme qu'il se lance dans l'aventure de l'interprétation. La venue du Christ ne fait alors que cristalliser en ses contemporains un drame latent, celui de leur liberté: il s'agit qu'ils décident d'adhérer. Une liberté dramatique car blessée, capable de se détourner de son objet propre, comme le montre ce deuxième extrait. Le texte suivant (25) nous fera réfléchir plus avant sur ce qu'est la liberté, cette «dédiction totale, humble, passionnée et fidèle à Dieu dans la vie quotidienne». Puisqu'elle n'est en nous qu'incomplète, en germe, elle devra être éduquée (26) et soutenue (27 et 28). Mais plus encore, assumée par un Rédempteur qui, selon l'expression de Jean-Paul II, la prenne en charge (29).*

Résumons ce que nous avons déjà défini. La nature de la raison (qui est de comprendre l'existence) l'oblige logiquement à admettre l'existence d'un mystère, entendu comme quelque chose (un «quid») au-delà de ce que nous pouvons comprendre et mesurer (transcendant) :

*« Chacun confusément s'attache à un bien dans lequel il apaise son esprit, et le désire, c'est pourquoi chacun s'emploie à l'obtenir.*

*Oh ! qui crois-tu être, toi qui veux siéger pour juger plus loin que mille lieues, alors que tu ne vois pas plus loin qu'un pouce ! »* Dante

Au faite de son aventure, la raison perçoit l'existence de ce «quid» ultime. De même que les yeux, lorsqu'ils s'ouvrent, ne peuvent pas ne pas enregistrer couleurs et formes, de même l'homme - l'homme doué de raison - par le fait qu'il est poussé à aller plus loin quand il est en relation avec le monde, affirme l'existence d'un «pourquoi» ultime dans lequel tout est contenu. C'est un «quid» inconnu : le «Dieu inconnu». Que le mot «Dieu» ne nous déconcerte pas, car c'est lui qui dans le langage religieux universel signifie ce «quid» absolu. Dans un milliard de siècles, quelles que soient les limites que l'homme aura atteintes, «ce n'est pas lui », comme le révèle dramatiquement Clemente Rebora dans *Sacs à terre pour les yeux* :

*Quoi que tu dises ou que tu fasses  
un cri s'élève :  
ce n'est pas pour ça, ce n'est pas pour ça !*

*Et ainsi tout renvoie  
à une secrète question :  
l'acte est un prétexte.*

*Dans l'imminence de Dieu  
la vie fait main basse  
sur les réserves caduques,  
pendant que chacun se raccroche  
à des biens qui lui crient : adieu !*

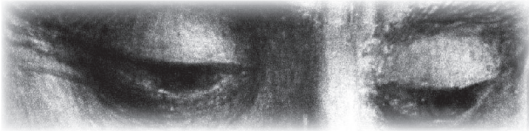
#### **Le facteur « liberté » devant l'énigme ultime.**

L'homme, en tant qu'être libre, ne peut arriver à son accomplissement, à son destin qu'à travers sa liberté. Nous avons vu qu'être libre signifie pouvoir connaître sa raison d'être et se réaliser d'une certaine façon, que nous appelons justement liberté.

Si j'étais conduit de force vers mon destin, je ne pourrais pas être heureux, ma joie ne m'appartiendrait pas, ce ne serait pas mon destin. C'est à travers ma liberté que le destin, l'objectif, le but, l'objet ultime peut me répondre personnellement. L'accomplissement de l'homme ne serait pas humain - et même il ne serait pas - s'il n'était pas libre.

S'il faut être libre pour aller vers son destin et l'accomplir, la liberté intervient aussi pour le découvrir. Si la découverte du destin, du sens ultime était automatique, elle ne me serait plus personnelle. L'homme est responsable devant son destin. Sa façon d'aller à sa rencontre fait partie de sa responsabilité, procède de sa liberté.

La liberté est donc impliquée non seulement dans notre marche vers Dieu, qui donne cohérence à notre vie, mais aussi dans sa découverte. De nombreux scientifiques ont découvert Dieu en approfondissant leur expérience scientifique ; d'autres ont cru l'esquiver et l'éliminer en agissant de même. De nombreux hommes de lettres ont trouvé Dieu à travers une étude profonde de l'existence de l'homme ; beaucoup d'autres l'ont esquivé et éliminé à travers cette même étude. Nombre de philosophes sont arrivés à Dieu par leur réflexion, alors qu'elle en a éloigné beaucoup d'autres. Cela signifie que reconnaître Dieu ne relève ni de la science, ni de la philosophie ou de la sensibilité



esthétique. Cela relève de la liberté. C'est ce que reconnaissait Althusser, un des plus célèbres néo-marxistes, quand il disait qu'entre l'existence de Dieu et le marxisme il n'y a pas un problème de raison mais d'option. Certes, il y a une option naturelle qui rend manifeste la raison, et une autre contre nature qui la masque. Pourtant, en dernier ressort, l'option est décisive.

Réfléchissons à partir d'une comparaison : vous êtes dans la pénombre en tournant le dos à la lumière, vous vous exclamez : « Tout est néant, obscurité, vide de sens » ; vous tournez le dos à l'obscurité, vous dites : « Le monde est le vestibule de la lumière, le commencement de la lumière. » Ces deux positions différentes viennent d'un choix. Mais il est vrai que tout le problème ne se trouve pas là. Des deux positions, celle de celui qui tourne le dos à la lumière et dit : « Tout est ombre », ou celle de celui qui la regarde et dit : « C'est à partir de là que commence la lumière », l'une est juste et l'autre pas. L'une des deux élimine un facteur, imperceptible : la pénombre ne peut exister sans la lumière. Cela nous rappelle ce qu'a souvent dit Jésus dans l'Évangile : « *J'ai fait beaucoup de signes parmi vous. Pourquoi ne me croyez-vous pas ?* » (Jn 8 ; 46b)

« *Vous ne me croyez pas et vous me combattez pour que se vérifie la prophétie : ils m'ont haï sans raison.* » (Jn 15 ; 25)

L'homme, en effet, affirme par son acte libre ce qu'il a déjà décidé secrètement dès le tout début. Ce n'est pas tant en déclarant ouvertement son choix qu'on fait preuve de liberté ; la liberté est en oeuvre plutôt dans la première lueur crépusculaire de la prise de conscience du monde. Et voici l'alternative dans laquelle l'homme se joue, presque insensiblement : ou l'on va au-devant de la réalité sans préjugé, en écarquillant les yeux comme un enfant, loyalement, en appelant les choses par leur nom, et alors on l'embrasse tout entière et l'on en comprend le sens ; ou bien on l'aborde en s'en protégeant - comme en levant le bras à hauteur du visage pour éviter les coups désagréables ou attendus - en la convoquant au tribunal de ses opinions, et on ne cherche alors dans la réalité et on n'en accepte que ce qui nous agrée ; on est dès le départ rempli d'objections à son égard, trop rusé pour en accepter les évidences. C'est le choix profond que nous faisons quotidiennement devant la pluie, le soleil, notre père et notre mère, le plateau du petit déjeuner, le tramway et ses voyageurs, les camarades de travail, les visages de notre classe, les enseignants, etc. La décision que j'ai prise, je l'applique au réel, à tout.

Trouver dans quelle décision se trouve la rationalité, l'humain tout entier, est

évident : c'est dans celle qui accueille la réalité telle qu'elle se présente. C'est l'attitude du pauvre dans l'Esprit, celui qui n'a rien à défendre devant la réalité. C'est pourquoi il accepte tout comme c'est, attiré par la réalité tout entière.

